

IntellectuElles : l'univers du savoir des femmes en littérature

Christian Blanchard
Université d'Ottawa

Catherine Skidds
Université McGill

Le présent dossier réunit les actes du colloque étudiant international intitulé *IntellectuElles : l'univers du savoir des femmes en littérature* tenu en septembre 2012 à l'Université d'Ottawa. Ce colloque, dont le principal objectif visait l'étude des savoirs dits « féminins » — ou attribués aux personnages féminins dans la littérature de fiction —, est né du désir de se dissocier des nombreuses études consacrées à la question du corps des femmes dans les écrits littéraires. Le personnage féminin a souvent été appréhendé dans sa dimension

corporelle : comment écrire, représenter, s'appropriier ou se réappropriier le corps de la femme par la voie de l'écriture — dans les textes autobiographiques comme fictifs — sont autant de questions qui ont modelé les recherches menées à ce sujet. L'écriture du corps féminin occupant depuis longtemps une place importante dans la critique littéraire, nous avons plutôt choisi de nous intéresser à leur esprit. Quelques interrogations — quels savoirs sont réservés aux personnages féminins, comment ceux-ci sont-ils utilisés, qu'offrent-ils comme possibilités dans la représentation des femmes en littérature — ont d'abord orienté notre réflexion. Nous nous sommes toutefois heurtés à un important manque de données¹ touchant à ces questions qui nous semblaient pourtant fondamentales. Le sujet de notre colloque s'est, de ce fait, imposé à nous : existe-t-il des figures de femmes intellectuelles et de femmes savantes en littérature et, le cas échéant, qu'en est-il des savoirs qui leur sont accordés?

Nous nous proposons ainsi de regrouper des contributions, toutes époques et toutes approches théoriques confondues, où serait analysée la représentation de l'intellectuelle et de la femme savante dans la littérature. Ne visant pas à restreindre les perspectives à une approche strictement féministe — bien que celle-ci ne soit pas exclue — ou centrée sur la production littéraire des femmes, nous avons voulu étudier cette figure de l'*intellectuelle* qui se fait plutôt rare, et ce, même de nos jours, puisque certains ouvrages récents offrent encore une définition de l'intellectuel sans tenir

¹ Nous nous réjouissons toutefois de l'existence de deux ouvrages importants sur le sujet, celui de Nicole Racine et Michel Trebitsch et celui d'Isabelle Matamoros.

compte de son pendant féminin². Cette conception de l'intellect comme une caractéristique éminemment masculine est sans doute construite par les paradigmes sociaux de l'époque, où l'éducation que recevaient les hommes différait grandement de celle que l'on donnait aux femmes. Michelle Perrot (p. 103) note que, au XIX^e siècle du moins, « [o]n instruit les garçons, tandis qu'on éduque les filles ». Non seulement les types de savoirs étaient-ils enseignés différemment, mais ils étaient divisés de telle façon que la possibilité d'accéder à certains savoirs en était affectée. Pendant longtemps, les femmes seront donc contraintes à n'apprendre que les enseignements nécessaires pour faire d'elles de bonnes femmes à marier; elles recevront peu d'instruction, mais on leur inculquera les principes de bienséance imposés par la société. Les hommes sont, quant à eux, dépositaires de savoirs scientifiques, techniques, etc.; ils sont les seuls détenteurs de la *création*, les femmes se voyant reléguées au cercle restreint de la *reproduction*. Il semblerait ainsi, pour reprendre les propos de Barbara Havercroft (p. 223-224), qu'il existe dans l'histoire littéraire des femmes un « [r]efus d'éducation et [une] hostilité envers la "femme savante" ». La dichotomie entre les savoirs des hommes et ceux des femmes est également reconduite chez les femmes ayant de l'instruction, où les femmes intelligentes se distinguent des femmes intellectuelles. Danielle Haase-Dubosc, dans un article portant sur le cercle des salons du XVII^e siècle, souligne qu'il faut

not[er] la différence évidente entre la femme intelligente capable de tenir un salon et la femme intellectuelle productrice d'idées et de recherches. Toutefois, il ne faut pas oublier que la femme intelligente peut aussi être intellectuelle, que le salon

² À ce sujet, voir les premières pages de l'article de Frédérique Chevillot.

favorisa l'accès des femmes à la culture et que l'intellectuelle proprement dite va parfois bénéficier du salon pour sortir de son isolement, trouver un public et négocier, à partir de son statut d'exception, une reconnaissance de son "mérite" (p. 6).

Les observations de Haase-Dubosc, ciblant les différences distinguant les femmes intellectuelles des femmes intelligentes dans le lieu de sociabilité qu'est le salon littéraire, nous permettent de considérer l'action — la proposition « active » d'idées — comme l'un des principaux critères constitutifs de la figure de l'intellectuelle. Cette importance de l'action dans la caractérisation de l'intellectuelle sous-entend un travail actif de représentation de soi dans la sphère publique de l'époque, notamment grâce à l'écriture, ce qui donne à ces femmes une agentivité (*agency*) :

L'agency renvoie à une *puissance d'agir* qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, plus ou moins attestée, mais le fait d'une individu(e) qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant. À ce titre, rendre compte de soi, dans telle ou telle action féminine, part nécessairement d'une ontologie du soi, en constituant une économie de soi et une performance du soi qui permettent de négocier son autonomie — plus le sujet explicite le modèle qui le détermine, plus il se donne une puissance d'agir — sur la base d'une telle singularité précisée dans l'immanence même de sa parole. (Guilhaumou, p. 27)

L'étude des différentes manifestations du personnage de l'intellectuelle en littérature, à la lumière de ces constatations, s'impose donc comme plus que pertinente, car elle fait surgir de nouvelles pistes d'analyse quant à la circulation des représentations du féminin dans l'imaginaire social d'une époque. Nous avons cherché à savoir, par exemple, comment un personnage féminin détenteur d'une capacité de réflexion, de création, d'appropriation ou de réappropriation de certains

savoirs ou domaines d'activité parvient à s'insérer, à son époque et aux siècles subséquents, dans les conceptions figées des femmes et arrive à en réorganiser les schèmes. Plus précisément, les personnages féminins, que ce soit par la réappropriation des rôles traditionnels ou en brisant les barrières entre les domaines sexués de l'intellect, parviennent-ils à se doter d'un pouvoir d'action? Cette agentivité permet-elle de rompre avec la vision traditionnelle des savoirs féminins dans l'imaginaire social et collectif et, de même, de se réapproprier de façon positive les savoirs strictement « féminins »? En somme, nous avons cherché à comprendre comment la fiction permet d'ouvrir l'espace des possibles quant aux personnages féminins, à la valeur et à l'utilisation de leurs savoirs. Ainsi, pour reprendre la vision de Nathalie Heinich quant à la fiction de l'identité féminine, nous avons voulu, avec ce dossier, étudier ce qui structure « cet espace des possibles [et] observer en même temps le travail qu'opère la fiction par rapport à la réalité » (p. 12-13). Dans le dessein d'éviter l'écueil que peut représenter une association automatique aux écritures de l'intime, nous avons enfin privilégié les textes de fiction, sans préférence quant au genre de leurs auteurs/es. Bien que cette pratique littéraire soit étroitement liée à l'histoire des femmes en littérature, ayant longtemps été la seule voie d'expression et d'action des femmes, nous avons choisi de concentrer nos recherches sur la question de la représentation de l'intellectuelle en tant que personnage de fiction.

Nous proposons dans ce dossier une réflexion en cinq parties, divisées selon différentes stratégies d'inscription des savoirs de personnages féminins dans la littérature de fiction. Ainsi, la première partie a pour objectif de faire état de la

définition de l'intellectuelle dans une perspective historique. Deux cas de figure sont présentés, qui permettent de retracer les marques d'évolution, de stagnation ou de régression de la figure de l'intellectuelle selon les époques. Kirsten Goosens ouvre le bal en étudiant, dans les *Magasins* de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, la lutte menée par l'auteure contre l'ignorance des femmes. Tout en conservant néanmoins une conception plutôt traditionnelle, voire religieuse, de la « femme idéale » et de son rôle en société, l'auteure aspire à offrir aux jeunes filles des connaissances surpassant les enseignements habituels par le biais de son écriture. Frédérique Chevillot analyse pour sa part l'œuvre d'Annie Ernaux dans le but de construire une définition opératoire et inclusive de la *persona sapientia*. Pour l'écrivaine, dont l'entrée dans le monde de l'intelligentsia sera vécue comme une double trahison, l'écriture est un engagement politique automatique, qu'il s'agisse d'un dévoilement ou d'une confrontation.

La deuxième section fait état des stratégies de légitimation des savoirs féminins au moyen de l'écriture, notamment par l'établissement d'un rapport aux anciens, le travestissement des écrits masculins ainsi que la création d'un lien particulier avec l'histoire institutionnalisée. Cette partie s'ouvre sur un article de Julie Côté, où sont analysés les efforts de Louise Bourgeois qui, par son *Instruction*, cherche à lever le voile sur le partage des connaissances au sein de la communauté médicale de son époque afin d'ainsi permettre aux sages-femmes de joindre la théorie à la pratique. De son côté, Alex Noël s'intéresse au rapport d'opposition qui s'établit entre deux interprétations différentes de la relation à l'histoire et au passé chez Anne Hébert, à travers les personnages de Flora Fontanges, une comédienne, et du jeune Raphaël, étudiant en

histoire et guide touristique. Arpentant les rues de Québec, Raphaël entraînera Flora dans le circuit habituel de l'histoire traditionnelle, alors que cette dernière préférera puiser dans l'*immémoire* collective pour pallier les oublis de l'histoire. Christelle Grouzis-Demory, pour sa part, se penche sur les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano, un auteur espagnol du dix-septième siècle dont les récits regorgent de femmes d'esprit, intellectuelles, savantes, érudites dont les connaissances, généralement apprises de maîtres à penser masculins, sont principalement liées aux arts d'agrément. Le savoir que s'approprient ces femmes leur permet ainsi de s'écarter du modèle féminin de l'époque, fortement marqué par la société patriarcale. La deuxième section se clôt sur l'article de Ruth Malka, où est exposé le jeu mis en scène par Christine de Pizan qui, dans l'*Épître d'Othéa*, s'est amusée à inverser les rôles traditionnels masculins et féminins en place au Moyen Âge par un subtil travestissement des récits de légitimation et des textes fondateurs de la pensée de l'époque, notamment de la tradition biblique et de la mythologie gréco-romaine. Dans ce texte, la femme deviendra l'enseignante des grands hommes, conférant à celle-ci un statut d'égal à égal.

La troisième section présente des textes où se met en place une stratégie de protection et de transmission du savoir dont les personnages féminins sont les dépositaires. Magalie Saneba étudie le personnage de la fée Mélusine, présentée dans plusieurs récits médiévaux comme éducatrice des chevaliers et détentrice de nombreux savoirs magiques associés à la fois au divin et au diabolique. Associant les dimensions à la fois surnaturelles et humaines, la fée des Lusignan deviendra un « enjeu de légitimation » pour cette lignée, leur conférant gloire et prospérité. Se penchant sur le rapport à la langue française

dans *L'Homme invisible / The Invisible Man* de Patrice Desbiens, Mathieu Simard expose, à l'aide d'une analyse formelle, la transmission au protagoniste masculin — ainsi que l'échec de celle-ci — de la langue maternelle française par les personnages féminins. S'appuyant sur la tradition franco-ontarienne selon laquelle la responsabilité de la perpétuation de la langue française revenait souvent aux mères à la maison, Simard étudie l'efficacité de la passation de connaissances linguistiques qui se traduit dans le texte.

La quatrième partie du dossier se penche sur les jeux de mots et de sens employés par certains personnages féminins, donnant aux textes une saveur ironique ou humoristique. Khaoula Kéfi, dans son étude de *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, montre que le discours des femmes se veut à la fois une marque de solidarité et de compétition entre les personnages. Par un recours à l'ironie et grâce à un grand sens de la repartie, les devisantes s'amuse à injecter un sens nouveau au langage, ce qui permet non seulement de montrer l'étendue de leur culture et de leur esprit, mais également d'initier un renversement des rôles sociaux traditionnels. Alexandra Arvisais, pour sa part, se penche sur les stratégies de détournement mis en place par Claude Cahun dans le journal *Le Phare de la Loire*. Signés « M », ces articles opèrent un brouillement subtil entre les genres sexuels. Inscrivant son œuvre dans une identité mouvante, ne se fixant jamais à un pôle précis, Cahun utilisera la chronique de mode comme prétexte lui permettant de jouer sur les mots, les sens, les genres et les rôles sociaux.

Les textes de la cinquième section reposent sur la définition et la redéfinition du personnage féminin en tant que sujet. Dans son article, Caroline Loranger expose les différentes façons de jouer avec la langue — néologismes, traduction, interpénétration de différentes langues — qu'emploie le personnage de Cybil Noland dans le roman *Baroque d'aube* de Nicole Brossard. Elle suggère que c'est grâce à ce jeu qu'il est possible de créer un discours plus adapté à la réalité des personnages; le texte devient ainsi un simulateur permettant de créer un espace où le langage remanié ouvre la voie à une redéfinition ontologique des personnages. Marie-Claude Dugas, pour sa part, s'intéresse aux diverses caractéristiques rattachant Josanne Valentin, personnage principal de *La Rebelle* de Marcelle Tinayre, au modèle féminin de la « femme nouvelle ». Elle constate que Josanne, épanouie à la fois dans sa vie maritale et dans sa vie professionnelle, parvient à conjuguer deux sphères auparavant conçues comme mutuellement exclusives. Les influences intellectuelles du personnage seront d'ailleurs convoquées dans le roman, qui construit ainsi une bibliothèque imaginaire de références encourageant le développement d'une nouvelle morale féminine. Se penchant sur un genre rarement exploité par les femmes, Mariève Maréchal analyse en fin de dossier deux récits de voyage, écrits respectivement par Jacqueline Darveau et Marie-Ève Martel; elle y étudie le rôle de l'écriture chez ces femmes, écriture qui leur permet de créer de nouvelles conventions, mais également de se construire comme sujets. Les deux textes convoquent ainsi des savoirs permettant aux écrivaines de se légitimer : l'une fera appel à des savoirs scientifiques canoniques, alors que l'autre interpellera plutôt l'expérience humaine individuelle.

Bibliographie

- GUILLHAUMOU, Jacques. (2012), « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes*, n° 41, p. 25-34, <<http://rives.revues.org/4108>>.
- HAASE-DUBOSC, Danielle. (2004), « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII^e siècle », dans Nicole RACINE et Michel TREBITSCH (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, coll. « Histoire du temps présent », p. 57-71.
- HAVERCROFT, Barbara. (2002), « FEMMES (Littérature des) », dans Paul ARON, Denis SAINT-JACQUES & Alain VIALA (dir.), *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 223-224.
- HEINICH, Nathalie. (1996), *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « Essais ».
- MATAMOROS, Isabelle. (2013), *Les Femmes savantes, lettrées et cultivées dans la littérature française des Lumières ou la conquête d'une légitimité (1690-1804)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 2 vol.
- PERROT, Michelle. (2004), « Les intellectuelles dans les limbes du XIX^e siècle », dans Nicole RACINE et Michel TREBITSCH (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, coll. « Histoire du temps présent », p. 101-114.
- RACINE, Nicole et Michel TREBITSCH (dir.). (2004), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, coll. « Histoire du temps présent ».